



LES PORTES

Des études toujours plus poussées, de marché, de projet, toujours orientées vers davantage de petites économies et d'efficacité accrue, produiront des aberrations foisonnantes. Des bâtiments neufs contiendront des pièces sans porte (supprimée pour réduire les coûts) dans lesquelles

on ne pourra pas pénétrer; il en résultera moins de dépenses d'occupation, chauffage, ménage, etc. En avant-goût aux pièces qu'on aura construit autour de vous et dont vous ne pourrez plus sortir, faute de porte. Un grand progrès sur la cellule, qui offrirait inconsidérément un

lux de circulation. L'absence de porte diminue d'autant les frais de serrurerie, de gardiennage, et fait largement reculer le risque d'évasion s'il s'agit d'une incarcération, et si ce n'est pas le cas, vous protégez contre les nombreux dangers que vous courrez ou pourriez faire

courir "à l'extérieur". Sécuritaire et économique, la pièce sans porte est idéale. Peut-être y sommes-nous déjà tous, perfection mise à part? Ce n'est qu'une question de temps et de travail. Il n'y aura bientôt plus que des gardiens de la loi - mais plus de loi. Que garderont-ils?

Il faudra de la loi. Nous serons là pour ça et tout ira bien.

JUSTICE
 IL N'EN EST D'AUTRE QUE LA NÔTRE
 justice est publié par lassitude.
 INFO@LASSITUDE.FR
 LASSITUDE.FR
 GRATUIT FRANCE 2014 - V
 9 791091 219952

JUSTICE

IL N'EN EST D'AUTRE QUE LA NÔTRE

LOI

L'écriture est maudite. Trop ont dû torturer, contrefaire, tuer et bien plus encore, se torturer, se tuer et se contrefaire pour elle. Elle est une divinité infernale, la Grande Dévorante. L'heure est pourtant venue de lui rendre justice. Écoute la loi qui parle depuis le vrai, et respire.

QUI est ce NOUS d'où émane cette sentence orgueilleuse, impérieuse? Qui sommes-NOUS?

ALLO? Oui?

L'HEURE A SONNÉ de se le demander en privé avec un peu d'insistance. Sans éruer les sempiternelles réponses à deux balles dont il est d'usage de se satisfaire hâtivement.

PARER au plus pressé est une urgence qui maintenant est d'un autre ordre. Notre plus cher trésor, le langage, fout le camp. Ce n'est plus le moment de ressasser les vieilles formules, de radoter ce dont le radeau de la Méduse fait usage en guise de ficelles pour surnager vaquement sur quelques débris.

PENSER pendant qu'on peut encore peut-être un peu.

VOUS êtes là ou au bistrot, à l'usine, au bureau, au magasin, la tête dans le pot, de vin, de chambre, aux roses?? Coucou! Je te parle, m'entends-tu, Turlututu?

AH, tu souris. Tu riras bientôt. Je t'amuse. C'est bien. C'est drôle, tu te détends, c'est une blague amusante, tu retrouves ton monde : ce n'est pas sérieux, c'est le quart d'heure de la rigole. On va te poiler. Ah ah ah. Oh hi hi. Attends un peu le gag final, tu vas te tenir les côtes pour que tes boyaux ne passent pas au travers. Tu vas bien te la péter la cage thoracique, avec nos bons mots, tu n'en croiras pas tes abattis!

La pré-littérature

Aujourd'hui plus question d'écrire, si l'on n'a pas déjà le statut d'écrivain. Aussi tout le monde s'emploie-t-il à réussir dans le domaine de la pré-littérature : il s'agit d'obtenir le succès dans l'édition avant même de penser à écrire. « Quand je serai célèbre, j'écrirai »; semble se dire plus d'un aspirant à la reconnaissance littéraire, uniquement plongé dans les

moens de parvenir à l'état d'auteur selon les critères qui en font reconnaître un, et qui n'ont rien à voir avec l'écriture, évidemment, mais avec le carriérisme, très polydisciplinaire, et qui sait se revêtir des options concernant chaque domaine spécifique, tel que le journalisme en a défini les canons pour toujours. Comme en toute chose, la qualité du profes-

sionnel passe avant tout. Inutile de s'escrimer en des matières où ses compétences n'ont pas été validées. Il n'en résulterait que du grotesque, du mauvais goût, de l'amateurisme mal venu. De même le monde existera quand il aura la capacité reconnue, avérée, d'être monde. Sa création n'attend que le bon vouloir d'une accréditation... qui viendra d'où?

L'après-littérature

Toutes ces âneries lamentables ne parviennent à nous convaincre que d'une chose: Plus la peine de mettre son bel habit du dimanche pour rédiger; pas plus qu'enfiler un jean et des baskets. Il n'y a plus de paraître public qui vaille. L'écrire, au bout de l'accomplissement, n'est plus une opération que sanctionnerait un débat ou un acquiescement publics. On doit écrire pour soi. Le vêtement est tout d'ombre ou de clarté; il n'est plus vêtement, mais orbe, auréole, nimbe, halo.

Écrire est là comme ça, comme on va, c'est une pensée peu vaillante, bien trainante, qui se répète beaucoup sans doute, mais se déroule selon le cours des jours et de la respiration. Ça n'a rien à voir avec un grand numéro de cirque pour badauds qui savent déjà tout, qui ont tout compris, et qui veulent qu'on les en congratule encore et toujours.

Si on n'écrit peut-être pas comme on parle, on écrit

comme on pense. La parole et l'écriture ont la pensée comme origine commune. Écrire est de la sorte une activité banale et continue, assidue, comme une nécessité sans éclat, une progression qui s'assure de ses étapes à elle. À qui veut les suivre, qu'il s'y essaye, c'est une tâche ingrate, au résultat infime oui, mais sûr. Tout le monde en conviendra, jusqu'aux rats les plus gras. Comptez sur eux pour tout avoir compris de ce qui peut s'écrire!

DRÖIT

● FOLIE! Frappe de ton éclair aveuglant l'esprit faux et détruis-en les progrès sur le monde. Que la télévision brûle jusqu'au dernier les émules du bidon, à l'instant de la pub.

À QUOI BON? LES 'TEXTES'

Oui, à quoi bon soutenir encore, tacitement, ouvertement, volontairement également, l'autorité d'usurpateurs patentés? De révéler l'imbécillité régnante? Parce qu'elle est l'autorité? Allons, c'est confondre autorité et tyrannie bouchère. A de l'autorité ce qui porte sens, valeur, ce qui s'érige en bonne et due forme d'une intelligence claire, vive, large, ce qui est puissant en soi, de sa propre force. Pas ce qui s'entoure des signes de la grandeur, du génie, de l'importance, du solennel, du sublime épicière.

Nous ne sommes rien... pas de rang social, pas de crédit, rien... mais nous sommes tout si nous avons un peu de vérité pour nous-mêmes. C'est plus que ce dont tant de faussaires peuvent disposer, dont ils peuvent se targuer en vérité. Les déboulonner, nous

n'y songeons pas. Ils tiennent le terrain, les murs, la caisse, le bastringue leur appartient, ils ont les papiers qui l'attestent. Cette attestation, rien ne nous empêche, à titre privé, de ne pas la ratifier : nous pouvons les bannir de nos vies individuelles. Les reléguer hors de nos esprits, de nos coeurs, de nos âmes, personnellement. C'est peu mais c'est beaucoup. C'est énorme.

Faire qu'ils ne soient plus, exclus, disparus! La magie ne les fera pas s'évanouir, mais à mes yeux, ils ne s'allumeront plus de leurs feux de naufrageurs, ils ne parviendront plus jusqu'à moi, j'éviterai leurs récifs de hauts fonds. Ces relents de poubelles; ces tenants du monde... ne me tiennent pas. C'est déjà ça. Oui, les filets qui les lient me lient aussi, mais ils n'en sont pas les grands

instigateurs qu'ils prétendent.

Tout le train dont ils s'entourent ne signale guère que leur grossièreté, leur peu de délicatesse, leur attirance pour tout ce qui clinque, exprime la richesse financière. Quand bien même nous aurait-ils dépouillés jusqu'aux os, nos squelettes brilleraient d'une blancheur qui resterait inaccessible à leur pouvoir, qui n'est que d'achat. Tout l'apparat dans lequel ils paradent, grosses voitures rutilantes, vestibules capitonnés, manteaux fourrés, exalte les chairs en dégageant le lourd parfum de l'opulence qui fascine, c'est vrai, mais dégoûte dès qu'on sait ces prestiges arrachés au hasard du bon faiseur et l'on passe du dépit, de l'envie aux secousses des haut-le-coeur.

L'élégance n'est pas de cet ordre. Elle valse avec le factice et l'illusoire, mais avec un autre raffinement, qui ne s'achète pas.

Voyez-les créer des événements, comme si les faits devaient être produits pour avoir lieu. C'est toujours le coup des faux nichons, du bidon de moins en moins soucieux de préserver la vraisemblance : c'est encore mieux si ça a l'air bien faux. On dirait que tout le monde préfère les poupées gonflables aux vraies femmes. On devine pourquoi.



Le poids des mots, la charge des phrases, le style et la formulation, rien qui doit être laissé au hasard et à l'interprétation. Tout texte doit désormais retenir le droit et la loi, dire le vrai, et la jurisprudence n'y collabore que de plus en plus rarement. Cela n'exclut pas la fantaisie et l'imaginaire bien sûr, lesquels sont réglés sur les conventions de circonstance et ignorent la moindre déviation véritable. Dire c'est exprimer la loi, ou bien parler pour ne rien dire, n'être qu'insignifiance, futilité, comme tout ce qui n'a ni queue ni tête, ne mène nulle part où un nouveau filon marchand surgirait.

Mais ces textes et ces voix qui soutiennent le droit sont trop acharnés pour être des vainqueurs tranquilles. Ce qui triomphe vraiment peut se permettre la tolérance. Seul ce qui craint, malgré l'unanimité qui supporte ses conclusions, doit se replier encore et encore sur des solutions terminales, toujours plus terminales, qui n'aspirent, la gorge serrée, qu'au définitif, qu'à l'absolu.

Ces souverains de l'impossible sont fragiles comme le cristal, qui ne fond pas, ne rompt pas, mais se brise aux grands chocs.

Les textes de cristal, translucides, policés, leur échappe. Ils veulent aux allures d'éternité, impassibles, briguent la stature des législateurs, des paroles d'évangile.

Mais essentiellement, il se répètent, se reproduisent sur le même modèle sans le savoir. C'est plat, c'est mou, c'est vide, comme toutes les choses fausses. Ça sonne le creux, le calcul prudent et mesquin. Aucun maréage ne saurait s'élever sans un magicien au-dessus de ses eaux fangeuses. Ils n'ont pas l'art du feu-follet. Ils croupissent.

Leur domination est menacée. Ce qu'un mot a pu faire, un mot peut le défaire. Ils ne sont "que" du blah-blah, puisqu'ils n'y croient pas eux-mêmes, ou qu'ils ne croient qu'en le pouvoir des mots à maintenir l'ordre et garder la loi qu'ils sont en personne.

La puissance des écrits, leur échappe. Ils veulent bien jongler avec des concepts et des aruments, les soupeser, les comparer, les usiner, les falsifier, en exploiter toute la sous-pesse étonnante, paradoxale, contradictoire, avec adresse, brio même. Mais en tenir compte en leur for intérieur, jamais.

Ce n'est qu'un jeu de pouvoir qui justifie mensonge et mauvaise foi; au final, ils n'en pensent rien, ils ne savent rien, ils suivent le mode commun, c'est la voie qui leur semble infrangible; tout ça finit devant le même match de foot, à tous les étages. On ne leur apprendra pas la vie.

Ils la connaissent par coeur comme les gens qui vont mourir et n'ont plus rien à attendre de rien.